Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
PRISE DE CARENCY ET D'ABLAIN-SAINT-NAZAIRE **Mai 1915**	**Batailles et combats**
Auteur :	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **LA GRANDE GUERRE DU XXème SIECLE** **MENSUEL** **PARIS BONNE PRESSE** **MAI 1916**	Transcripteur : **MFR** Date : **2011**

Ancestramil

PRISE DE CARENCY ET D'ABLAIN-SAINT-NAZAIRE[1]
MAI 1915

La prise du village de Carency, la capture de près de deux mille prisonniers et d'un nombreux matériel, le progrès de nos troupes vers le nord et leur installation dans le village d'Ablain-Saint-Nazaire comptent parmi les plus beaux succès remportés par nos troupes en Artois au cours des dernières journées.

La forteresse de Carency

Le nom de Carency était devenu aussi familier au public que monotone pour les unités qui, depuis de mois, faisaient face à cette position fortifiée.

Carency est situé dans une cuvette, sur les pentes de laquelle il s'étend en pointe. La commune comprend cinq gros îlots de maisons, un au centre, les quatre autres orientés vers le Nord, l'Ouest, le Sud et l'Est.

Le ruisseau de Carency coule au fond de la vallée, que dessert un chemin de fer à une voie. Au nord, les pentes, assez raides, sont couronnées de bois. Vers l'Est, se dirige la route de Souchez, bordée au Nord d'une colline boisée, au Sud de ravins qui la séparent du plateau.

Les maisons sont entourées de vergers où l'artillerie se défile aisément. La forme même du village, comme la nature du terrain, ondulé et boisé, permettent d'excellents flanquements. Les Allemands, maîtres dans l'art d'organiser une position, avaient supérieurement utilisé toutes les ressources de celle-ci.

Une quadruple ligne de tranchées défendait le village, dont chaque rue et chaque maison étaient fortifiées, avec des passages souterrains de cave à cave. Dans les jardins, toutes les variétés d'artillerie, depuis le 105 et le 21 jusqu'au modeste "crapouillot", en passant par le 77, des lance-bombes de tous modèles, d'innombrables mitrailleuses assuraient la sécurité d'une garnison représentant quatre bataillons et plus de six compagnies du génie.

Un général de brigade commandait ce point d'appui et le secteur voisin.

Il y avait là, au moment de notre succès, des saxons, des Badois et des Bavarois.

L'hiver a Carency

A diverses reprises, depuis l'automne, nous avions essayé de prendre Carency.

Une attaque eut lieu le 18 décembre. Nous nous rapprochâmes du village par le nord et l'ouest, mais les mitrailleuses nous arrêtèrent. Nous recommençâmes le 27 et nous réussîmes à rapprocher encore nos lignes dans celles de l'ennemi. Mais de nouveau les mitrailleuses enrayèrent notre progression.

Dès lors s'engagea une lutte de coups de main et de mines qui dura tout l'hiver. Nos tranchées et nos boyaux étaient pleins d'eau ; la boue montait jusqu'au ventre de nos hommes. Ils tenaient bon cependant contre l'ennemi abrité dans les caves, et qui, de temps à autre, cherchait à se donner de l'air.

A ce jeu, Carency, sur son flanc ouest surtout, ne tarda pas à être entouré d'un vrai chaos d'entonnoirs qui, aussitôt disputés entre les adversaires, ajoutaient des défenses impromptues à celles qu'on avait de part et d'autre patiemment organisées.

Cette situation ne pouvait pas se prolonger. Carency formait, en effet, dans nos lignes, un saillant menaçant, et toute offensive en Artois devait comporter en premier lieu la rectification de notre front.

Par contre, les difficultés de l'attaque, constatées dès le mois de décembre, n'avaient fait que s'accroître avec le temps. La "barbette" allemande était devenue formidable, et nous avions en face de nous une citadelle que l'ennemi, nous l'avons su depuis, considérait comme imprenable.

[1] Communiqué officiel français

Notre front, face à l'Ouest, entre Ablain et Carency, ne pouvait être que passif, en raison des flanquements qui eussent fauché nos attaques. Restait pour l'assaut, le front au sud de village et le front est, mais à condition de conquérir d'abord le terrain raviné qui séparait nos tranchées (courant vers le sud-est) de la route de Carency-Souchez et les bois au nord de cette route.
L'opération s'est faite en quatre jours, les 9, 10, 11, et 12 mai. Elle a été conçue avec une méthode et exécutée avec un héroïsme qui en ont assuré le succès complet.

L'attaque du 9.
La première attaque, celle du 9, fut pour nos soldats une véritable fête.
Sortir enfin de leurs trous, en découdre à l'arme blanche, ne plus guetter, l'oreille au sol, le sourd cheminement des sapes, tous ne demandaient que cela. Mais une fois à découvert, quel serait le sort de l'attaque aux lisières des maisons crénelées, d'où les feux se croiseraient sur elle ?
Sans doute, l'artillerie avait préparé l'assaut avec une puissance magnifique. Plus de 20 000 projectiles de tous calibres avaient écrasé Carency et ses défenses pendant trois heures. Nos nouveaux canons de tranchées avaient effondré fils de fer et parapets sous des tonnes de mélinite. Les fantassins avaient confiance.
La route pourtant fut dure, qui, d'un seul bond, les conduisit au contact immédiat des maisons. On les vit courir sur les pentes avec un élan furieux, pousser de l'avant malgré les pertes, franchir trois lignes de tranchées successives, atteindre le village, y entrer même sur certains points, en dépit des ordres donnés qui prescrivaient qu'on ne s'y engageât pas.
Sur un seul point, vers la droite, les défenses allemandes, abritées dans un repli de terrain, tenaient toujours. Entre nos lignes et la route Carency-Souchez, il restait une poche qu'il fallait résorber à tout prix pour pouvoir, avec chance de succès, poursuivre l'enveloppement du village.

La conquête du ravin
Cette seconde attaque eut lieu le lundi 10 mai.
Elle permit de constater que, malgré le séjour prolongé dans les tranchées, nos chasseurs avaient conservé toutes leurs vertus tactiques. Dans ce ravin, encore hérissé de défenses accessoires, les compagnies s'avancèrent par petits groupes, avec une science complète du terrain et une merveilleuse souplesse. Comme la veille, nos troupes, emportées par leur ardeur offensive, allèrent plus loin que les ordres ne l'avaient prévu. Dépassant la route de Souchez, elles entrèrent dans l'îlot est du village où elles subirent des pertes assez sérieuses.
Ne pouvant s'y maintenir, elles s'établirent en bordure de la route ; la poche au Sud était vidée d'ennemis. Carency, étroitement serré sur sa face ouest et sur la face sud, commençait à être menacé par l'Est.
L'ennemi gardait cependant le libre usage des boyaux creusés par lui vers Souchez et vers Ablain. Il pouvait communiquer en presque absolue sécurité avec l'une et l'autre de ces localités.
C'est cette liberté qu'il fallait supprimer, et c'est à quoi fut employée la journée du mardi 11.

La prise du bois de Carency
Les ordres, pour ce jour-là, qui prévoyaient le resserrement de l'investissement, furent exécutés à la lettre.
Les unités établies en bordure de la route Carency-Souchez se portèrent droit au nord. Elles atteignirent en quelques heures le bois de Carency, à l'est du village, et, après un dur combat, elles réussirent à s'y maintenir. Dès ce moment, l'ennemi perdait la faculté d'utiliser les boyaux conduisant vers Souchez. La route d'Ablain lui restait, mais déjà se resserraient les deux pinces qui bientôt allaient la couper.
Nous avions, il est vrai, pour fermer notre étreinte, un gros effort à faire.

Carency cerné
Notre but était, par deux attaques convergentes partant l'une de l'Est, l'autre de l'Ouest, d'enfermer dans un cercle étroit les défenseurs de Carency. Mais, partant de l'Est, nous rencontrions sur notre route un mamelon boisé, la cote 125, organisée par l'ennemi. Partant de l'Ouest, nous nous heurtions à une vaste carrière, profonde de 80 mètres, où les Allemands avaient organisé un fort complet avec des casemates et des abris cavernes.

L'affaire promettait d'être chaude, et les troupes se battaient depuis trois jours et trois nuits. Un régiment de renfort fut mis à leur disposition. Le mercredi, dans l'après-midi, l'opération se déclancha.
L'attaque de droite, bien servie par l'artillerie, qui anéantit trois compagnies sur la cote 125, triompha assez vite de la résistance allemande.
L'attaque de gauche eut plus de mal avec la carrière, mais les hommes étaient littéralement enfiévré de la volonté de vaincre. Au prix de pertes sérieuses, mais non pas supérieures à l'importance du résultat, elles couronnèrent les pentes et envahirent l'îlot ouest, tandis que, dans l'îlot est, nos progrès se précipitaient aussi.
L'ennemi avait résisté depuis deux heures avec une opiniâtreté remarquable.

La capitulation
Il est à ce moment 17 h 30. Un cri part soudain de notre tranchée :"*Mon capitaine, ils se rendent* !"
Effectivement, à 30 mètres des mains se lèvent ; puis des mouchoirs s'agitent et peu à peu, sur le parapet, apparaissent des silhouettes d'Allemands. Peut-être les éléments qui tenaient le nord du village ont-ils pu retraiter vers Ablain. Mais ceux qui tenaient le Sud et le Centre n'ont pas osé risquer ce mouvement aventureux, et, dans la prairie trouée de marmites qui sépare les deux tranchées, les voilà qui decendent bras ballants et le sourire aux lèvres, avec des cris : "Kamerad ! Kamerad !" où tous les accents de Bavière, de Saxe et de Bade voisinent dans un concert guttural.

Tout à coup, la fille s'arrête au garde-à-vous. Et, sous l'œil narquois de nos poilus, les officiers allemands débouchèrent à leur tour, escortés de leurs ordonnances. Ce que dure ce défilé de boyau à boyau, vous le concevrez en songeant que plus de mille Allemands se rendent en ce point.

Ils sont introduits dans nos tranchées qu'ils apprécient en connaisseurs. Devant un appui de tir, un grand diable roux ne résiste pas à la tentation d'esquisser le geste du tireur, et il résume son impression en disant : Augezeichnet, ce qu'un chasseur traduit aussitôt en disant :

- Tu la trouves rien bath, hé, mon colon ?

La progression continue et s'égrène jusqu'à l'issue des boyaux. Ces hommes sont fatigués, mais pas débilités, résignés, mais hostiles. On leur fait suivre la voie ferrée, et, une heure après, les voilà tous parqués au poste de commandement. Les officiers se détachent : raides, claquant les talons, ils passent devant le général. On se renseigne.

Qui est-ce qui commandait ? demande un officier français.

Légère hésitation, puis, finalement, un colonel s'avance. Ses explications sont confuses. Il est arrivé le matin ; mais il ne commandait pas. Sans doute, ne tient-il pas à attacher son nom à notre victoire ; il parle du général d'un air navré. Un autre questionne :

- *L'a-t-on retrouvé* ?

Puis un silence gêné. Des propos échangés, il semble résulter qu'il y avait à Carency un général de brigade à qui il est arrivé malheur. Tué ? blessé ?.... Quelques-uns donnent leur impression sur l'attaqua. Elle se résume en deux phrases:

- *Votre tir a été mathématique. Vos fantassins sont venus si vite qu'on ne pouvait pas résister.*

Cet hommage de l'adversaire couronne la gloire des "poilus" qui ne se lassent pas de regarder le lourd troupeau des captifs.

La prise d'Ablain

La nuit vient ; on pousse en avant, droit sur Ablain-Saint-Nazaire. Qu'allons-nous trouver là-bas ?
A ce moment, un grand feu éclaire la nuit : c'est Ablain qui brûle. Les "Boches" s'en vont. Deux heures après, à la suite d'un dernier combat, nous avons tout un régiment dans le village.
L'ennemi tient encore quelques maison à la lisière est. Possession précaire et qui nous vaudra de nouveaux prisonniers, car en même temps, plus an Nord, les unités voisines achèvent de nettoyer les hauteurs de Notre-Dame-de-Lorette.

Au petit jour, l'affaire est terminée. Nous avons tout Carency et tout Ablain, sauf cinq ou six maisons. Nous tenons le bois de Carency et le bois de la cote 125. Le grand saillant allemand est à nous.
Dans cette seule région, nos prisonniers des quatre jours sont au nombre de deux mille, avec canons, obusiers, lance-bombes, mitrailleuses, fusils, obus, cartouches, matériel téléphonique..

L'aspect de Carency

Il faut maintenant visiter Carency. Nous l'avons hier traversé en trombe, aux trousses des Allemands. Après six mois de vis-à-vis, un examen détaillé s'impose.
Comme destruction, on ne peut rien concevoir de plus complet. Pas une maison qui ne soit trouée par en haut et par en bas. Les murs sont crevés. Les caves même sont défoncées. Des lits brisés, des fourneaux tordus pendent des murs écroulés.
L'ennemi a démoli à la pioche ceux qui avaient résisté ; il a établi ainsi, à travers tout le village, sur le sol et dans le sous-sol, des communications commodes, faciles à couper avec des sacs à terre. Tous les draps de Carency y ont passé: sacs à terre aussi, les serviettes, les torchons, les rideaux. Ici, derrière l'église, plusieurs canons. Pour nous empêcher de les retirer, les Allemands bombardent sérieusement, mais nos travailleurs déblayent sans s'en inquiéter. Voici l'ambulance allemande. Elle a été construite en briques dans un abri. Le salon du major est orné de glaces et de gravures sentimentales. C'est confortable. Comme les Allemands croient que nous y sommes, ils la bombardent aussi ; fâcheuse erreur, car les seuls blessés qui s'y trouvent sont ceux qu'ils y ont laissés.
Les tranchées sont profondes, étroites, bien combinées. Les abris sont très solides. Mais les nôtres sont mieux. Nos tranchées, à double fond, ne sont pas comme celles-ci envahies par l'eau. Surtout, elles sont plus propres.
Comme à l'ambulance, on trouve des glaces dans les tranchées et aussi des sonnettes de tous formats, et des capotes, des armes, des jumelles, des poignards, un vrai musée.
Pendant que nos hommes font l'inventaire de leur gain, les marmites tombent sur Carency de plus en plus dru. Elles abîment les ruines et les cadavres sans nous gêner beaucoup. Tout ce truquage souterrain nous offre des abris parfaits. Ce n'est pas un cantonnement de repos, mais c'est un cantonnement glorieux.

Là-bas, sur la route, au pas de parade, tête à gauche, garde badoise, chasseurs bavarois, fantassins saxons et pionniers défilent, à la suite de leur colonel devant le général français.[2]

****

[2] Notes publiées le 15 mai 1915